

[Lire les Métamorphoses d'Ovide et les mythes grecs](#)
par Marie Cosnay, Jean-Pierre Vernant et Walter F. Otto.

<http://www.thierry-guinhut-litteratures.com> / 06.01.18

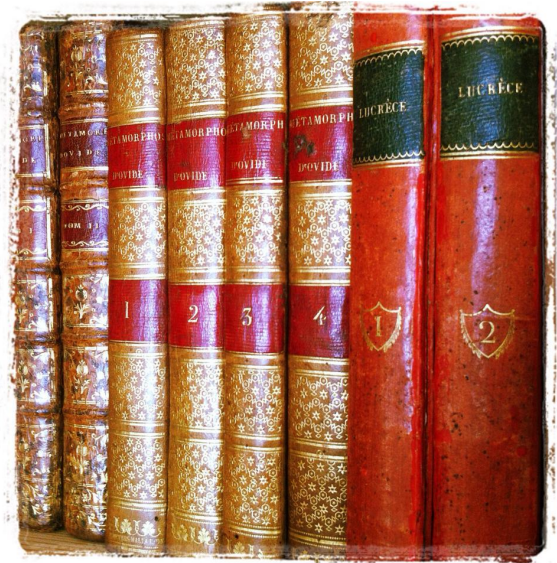


Photo : T. Guinhut.

Ovide : *Les Métamorphoses*, traduit du latin par Marie Cosnay, 528 p, 25 €.

Jean-Pierre Vernant : *L'Univers, les dieux, les hommes*, Points Seuil, 272 p, 10,90 €.

Walter F. Otto : *Essais sur le mythe*, Allia, 112 p, 10 €.

Vous en rêviez : tous les mythes gréco-romains narrés en un volume affriolant. C'est chose faite avec Ovide et ses *Métamorphoses*. Voici, en douze mille vers et 246 fables, la plus abondante compilation mythologique et poétique de l'Antiquité. De la création du monde à la mort de Jules César, dont l'âme est changée en étoile par Vénus, c'est un bouillonnement de métamorphoses, principe et aiguillon de l'univers, sous l'impulsion des dieux. Depuis la naissance de l'imprimerie au XV^e siècle, on en connaît des centaines d'éditions, des dizaines de traductions en français. Quel besoin de consacrer dix ans de sa vie de traductrice à fondre un nouvel ouvrage, sinon de le rendre plus intelligible et attrayant à ses contemporains ? Qui auront une vision plus synthétique de l'univers mythologique grec grâce à *L'Univers, les dieux, les hommes* de Jean-Pierre Vernant, et saurons mieux ce que signifie le mythe, au moyen des essais de Walter F. Otto.

La traduction la plus utilisée des *Métamorphoses* est peut-être celle de Chamonard^[1], précise, attentive, nourrie de notes utiles, mais en prose. De même, Lafaye^[2] est un

talentueux prosateur, cependant Marie Cosnay ambitionne de relever le défi de la modernité d'Ovide, comme un roman d'aventure aux péripéties nombreuses.

Car la métempsychose est universelle, tout se métamorphose : les pierres de Deucalion deviennent des hommes ; poursuivie par l'amour d'Apollon, Daphné est changée en laurier, d'où la couronne du poète ; Actéon épiant Diane nue devient cerf dévoré par les chiens ; Nyctimène, qui « a souillé le lit de son père » est changée en cet oiseau qui « dans les ténèbres cache sa honte » ; Myrrha, prise d'amour coupable pour son père (« Le père reçoit dans son lit obscène ses propres entrailles ») devient tronc : « Déjà l'arbre en grandissant a resserré son ventre lourd » et ses larmes coulent sous forme de myrrhe...

Toutes ces fureurs et merveilles, outre leur qualité fabuleuse, ont une rare intensité psychologique, une réelle dimension symbolique et morale, comme lorsque Marsyas, qui, avec son talent de flutiste, voulant défier le chant d'Apollon, se vit écorcher vif : l'hubris, cet orgueil démesuré, ne peut être que châtié.

Les écueils de la traduction sont nombreux. Songeons à la création du monde, si proche de la Genèse biblique, qui a aussi son déluge. Le texte latin dit : « Hanc Deus, et melior litem Natura diremit. » Ce « et » est-il et, est-il ou ? Marie Cosnay choisit la prudence : « Un dieu et une bonne nature ont mis fin à cette lutte ». Quand Lafaye propose « Un dieu ou la nature la meilleure », il choisit de laisser planer les prémisses de l'athéisme. Un chrétien fut tenté de dire seulement « Dieu ». Plus bavard, Desaintange^[3], au XVIII^e siècle, en fit des alexandrins superbes : « Un dieu, de l'univers architecte suprême, / Ou la nature enfin se corrigeant soi-même, / Sépara dans les flancs du ténébreux chaos... ». Il est loisible d'avoir bien de la nostalgie envers une telle traduction qui est une belle infidèle. Marie Cosnay interprète les hexamètres latins en vers libres. Libres au point que la nymphe traite de « salaud » ce Salmacis qui veut échapper à son désir, que Junon jette un « fils de putain ».

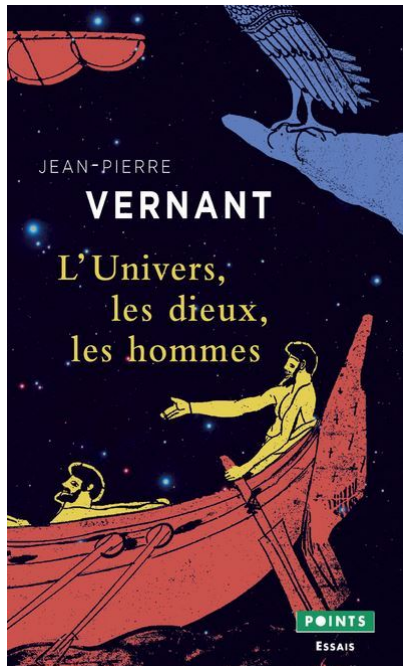
Une brève et judicieuse introduction, quelques notes, un glossaire, en ce volume à l'élégante robe, mais il faut déplorer l'absence d'index, de sommaire par mythe, tous choix dommageables, mais on a préféré ne pas alourdir un opus déjà ambitieux et non bilingue. Reste à retrouver la poésie perdue depuis le rythme et la musicalité du latin. Surtout s'il s'agit d'Orphée, archétype des poètes, charmant animaux et dieux, jusqu'aux Enfers. « Il gratte les cordes pour le chant », a-t-il un chat dans la gorge ? C'est pour le moins maladroit. Heureusement : « On raconte que pour la première fois, vaincues par le poème, / les Euménides mouillent leurs joues ». Eurydice hélas retourne parmi les ombres, car « Ici, de peur qu'elle lui manque, impatient de la voir / L'amant tourne les yeux, aussitôt elle glisse en arrière ». Voilà qui est plus suggestif et poignant...

De même les émotions sont rendus plus vives : « ton corps pris d'un froid glacial s'épouvante » ; le suspens, la fureur et le tragique s'exacerbent. « Voici la langue qui offre à l'air frappé ces sons », c'est l'histoire de Biblis et le programme d'une traductrice survoltée. Le grand récit aux mille personnages et péripéties effraie, interroge, émerveille, contant l'amour, qu'il soit incestueux ou divin, puni, impossible ou comblé, contant l'inépuisable capacité de création et de transformation de la nature figurée par l'intervention des dieux.



L'on sait cependant qu'Ovide ne résume pas toute la mythologie. S'il fait allusion parfois à Homère, en lui empruntant quelques épisodes (Achille et Ajax), il faut compléter par la lecture de *l'Illiade* et de *l'Odyssée*. Ou, si l'on veut être plus rapide et plus synthétique, par celle de Jean-Pierre Vernant qui, dans *L'Univers, les dieux, les hommes*, judicieusement réédité dans un cartonnage de poche joliment illustré par Ulysse et les sirènes, commence par la *Théogonie* d'Hésiode et la guerre des dieux, puis termine par Œdipe et Persée. Cependant il emplit presque la moitié de son volume à l'aide de la guerre de Troie et des voyages d'Ulysse. En effet, il se consacre aux mythes grecs et non à leur réécriture par Ovide le Romain. Il associe le plaisir du conteur à celui de l'éclaireur qui rappelle que le mythe est un récit, inspiré par Mnémosyne, déesse de la Mémoire, « venu du fond des âges et qui serait déjà là avant qu'un quelconque conteur en entame la narration ».

Original, malgré son respect des traditions narratives et des auteurs anciens, Jean-Pierre Vernant l'est lorsqu'il traduit le chaos originel, avant toute création, par « Béance », une sorte de matière noire -on dirait aujourd'hui antimatière- d'où naissent la terre, la fécondation et le ciel, Gaïa, Eros et Ouranos. Dieux et Titans, puis hommes et femmes, peuplent ce cosmos, parmi lesquelles la première, sur le conseil de Zeus, débouche une jarre cachée, libérant tous les maux : c'est le mythe de la boîte de Pandore, qui la referme sur l'espoir. Voilà d'où découlent toutes les histoires humaines. Ce qui ne prive pas les dieux d'intervenir, outre les demi-dieux qu'ils engendrent chez les mortelles, choisissant ou le camp des Troyens ou celui des Grecs. À l'instar de celui de Luc Ferry^[4], le récit du mythographe est entraînant, initiatique, au point qu'il ait choisi de le placer au seuil du monumental volume de ses *Œuvres complètes*^[5], qui totalise 2512 pages et se divise en « Religions, Rationalités, Politique ».



Qu'est-ce que le mythe, opposé au logos, sinon un récit légendaire digne d'être tourné en dérision, comme le fit Platon éjectant les poètes de sa *République* ? Cependant, rappelle Water F. Otto dans ses *Essais sur le mythe*, le caractère « surnaturel des mythes archaïques sacrés » vient de ce que « la figure du dieu constitue le centre de gravité de tous les mythes ». Au cours de l'Histoire, « plus le rationnel repousse le mythe, plus le monde se désacralise, et plus le savoir originel du divin doit se retirer dans le sentiment, dans le for intérieur. Le profane prend place dès lors à côté du religieux, et c'est bientôt lui qui occupe presque toute la place ». Le mythe perd alors sa fonction étiologique, qui consistait en l'explication par l'imaginaire de phénomènes naturels et humains incompréhensibles, de façon à structurer la pensée et la société. Il ne lui reste plus que sa dimension poétique, comme chez Hölderlin, même si elle ne conserve que peu la trace de cette parole qui venait des dieux et leur parlait par la voix de « La Muse, esprit et vigueur du mythe du monde en sa révélation musicale ».

Où trouver la vérité du mythe ? Selon notre penseur, dont ce recueil de quatre essais est intellectuellement excitant, la religion grecque est une « religion de la connaissance objective », au caractère non-autoritaire et non-dualiste. Ainsi l'essayiste allemand Walter F. Otto (1874-1858), auteur des *Dieux de la Grèce*^[6], pensait que ces derniers étaient dignes d'exister encore dans la conscience de notre temps. Car « c'est seulement comme création, digne des œuvres d'art les plus magnifiques que nous ait léguées tout le passé, et en même temps les dépassant toutes, que le mythe se laisse saisir ».

Plus guère religieux, Ovide ne croyait déjà plus en la réalité des métamorphoses de ses merveilleux dieux et de ses malheureux personnages, devenus animaux et plantes. Divinisant César suivant l'urgente sollicitation d'Auguste, il contribua à un culte autant religieux que politique, alors que l'empereur ne lui rendit pas la politesse en l'exilant sur les bords de la Mer Noire. Reste que son fabuleux poème demeure sans cesse une source

d'inspiration infinie pour les peintres, les sculpteurs, les musiciens de cantate et d'opéras, les réécritures et les jeux vidéo, en même temps qu'une stimulante énigme pour l'anthropologue et le philosophe. Tournons-nous vers les éditions Diane de Selliers qui nous proposent une de leur œuvre-maîtresses : *Les Métamorphoses illustrées par la peinture baroque*^[7], et son iconographie somptueuse, de Caravage à Reni, de Rubens à Poussin...

Thierry Guinhut

[Une vie d'écriture et de photographie](#)

La partie sur Ovide a été publiée dans *Le Matricule des anges*, novembre-décembre 2017

[1] Ovide : *Les Métamorphoses*, Garnier Flammarion, 1966.

[2] Ovide : *Les Métamorphoses*, Diane de Selliers, 2003.

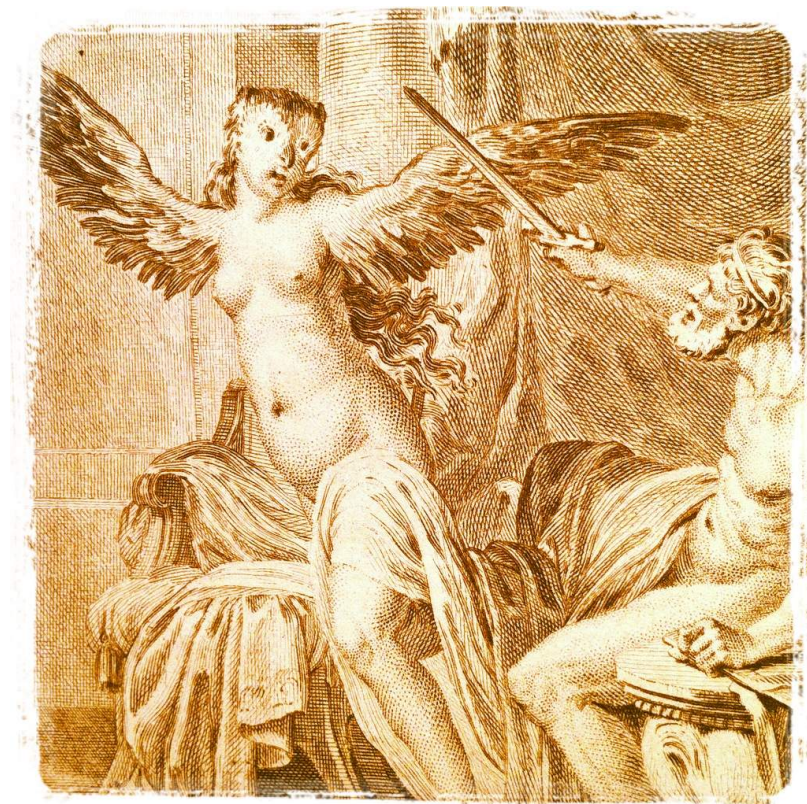
[3] Ovide : *Les Métamorphoses*, Desray, 1808.

[4] Voir : [Luc Ferry : Mythologie et philosophie ; Bibliothèque classique infernale](#)

[5] Jean-Pierre Vernant : *Œuvres complètes*, Seuil, 2006.

[6] Walter F. Otto : *Les Dieux de la Grèce*, Payot, 1981.

[7] Ovide : *Les Métamorphoses illustrées par la peinture baroque*, Diane de Selliers, 2003.



Niytimène changée en hibou, gravure de Moreau,
Ovide : *Les Métamorphoses*, Desray, 1808. Photo : T. Guinhut.